

Exemples volontairement épars de quelques attitudes et langages spécifiques des églises d'Orient :

- L'Église assyrienne utilise encore dans sa liturgie ce qui est sans doute l'une des plus anciennes prières eucharistiques, l'anaphore dite d'Addai et Mari: or, celle-ci ne contient pas les paroles de l'institution eucharistique, ce qui nous montre la relativité de l'obsession quasi « juridique » avec laquelle, en Occident, nous avons lié le mystère de l'eucharistie à la prononciation de ces paroles.

- Un auteur « nestorien » comme Isaac de Ninive (VIIe s.) rejette l'idée que l'Incarnation de Jésus soit exclusivement liée au péché de l'homme et à sa « rédemption » ; à ses yeux, la véritable cause de l'Incarnation est l'Amour de Dieu, qui embrasse toute sa création, jusqu'aux animaux nuisibles, jusqu'aux pécheurs, jusqu'aux démons. Dieu s'est fait homme et est mort sur la croix au prix de souffrances indicibles avant tout pour manifester l'absolu de son Amour, non pour « racheter » le péché d'Adam. Sa résurrection témoigne de l'invincibilité de cet Amour, qui rend impossible, pour Isaac, l'idée même d'un enfer éternel, d'une damnation sans pardon. Tous sont appelés à la réconciliation finale avec Dieu, car celui-ci est Amour sans limite aucune. Ce qui n'empêche pas le pécheur de souffrir, de souffrir terriblement par le fait même qu'il refuse l'Amour divin. Mais cette souffrance ne peut être éternelle : l'enfer ne peut être qu'un purgatoire et l'Amour de Dieu a raison de tout.

Pareille vision n'apporte-t-elle pas un contrepoint au schéma de la « rédemption/rachat » que l'Occident a développé peut-être trop implacablement ? Ne rend-elle pas mieux compte de la démesure de l'Amour de Dieu ? En tout cas, elle est de nature à ébranler la réserve de l'islam, qui ne peut admettre l'idée chrétienne du péché originel et celle de la damnation éternelle, contrairement à la nature d'Allah, qui est fondamentalement *ar-Rahmân*, le Tout-miséricordieux. Ce n'est pas pour rien qu'à l'époque d'Isaac, l'Église d'Irak était engagée dans un dialogue extrêmement fécond avec les musulmans.

- Sait-on que chez les Coptes, le prêtre doit non seulement être marié avant d'être ordonné, mais aussi qu'on attendra souvent qu'il ait des enfants avant de lui conférer le sacerdoce ? Une fois affecté à une paroisse, on ne l'en change plus. Le prêtre doit ainsi faire la preuve de son aptitude à la responsabilité familiale avant d'assumer son ministère. Lui et les siens sont ensuite, au sein de leur paroisse, appelés à être sans discontinuer l'image de la famille chrétienne, au service pastoral et sacramentel des autres. Il y a sans doute des valeurs à reprendre à cette tradition. Trop de prêtres, chez nous, ne souffrent-ils pas de ce que leur solitude soit aggravée par des mutations incessantes et déstabilisantes ?

- Il y aurait beaucoup à dire de l'extraordinaire inculturation dont l'Église d'Éthiopie a fait preuve. Fille de l'Église copte, elle s'est africanisée en profondeur, par ses rites, sa théologie morale, son exégèse... De cette africanisation procède son souci de retrouver les valeurs pastorales de l'Ancien Testament, de relire avec sérieux la Loi de Moïse et de l'associer très concrètement à la vie chrétienne, d'où cette « ambiance » étonnamment juive du christianisme éthiopien : respect du sabbat, interdits alimentaires, danses liturgiques, consécration des premiers fruits de la récolte, du jeune bétail, etc..

- Modèle d'inculturation aussi que celui de l'Église « melkite » au Proche-Orient, regroupant les chrétiens qui, au Ve s., acceptèrent Chalcédoine. Tant dans sa branche « orthodoxe », séparée de Rome un peu à son corps défendant en 1054, que dans sa branche catholique (réunie à Rome en 1724), cette Église s'est voulue l'Église des Arabes. Elle prie, pense, dit le mystère de Dieu en arabe. Elle est solidaire, depuis longtemps, des combats et des idéaux de la nation arabe. Elle a participé, au premier plan, à la renaissance (la *nahda*) de la culture arabe au XIXe s.

- Même les Églises « uniates » du Proche-Orient, c.-à-d. ces communautés qui à partir du XVIe s. furent détachées de leurs Églises mères orthodoxes ou pré-chalcédoniennes et rattachées à Rome, ont développé de leur union à l'Église catholique une perception qui fait droit aux traditions d'autonomie liturgique et ecclésiale de l'Orient chrétien. À Vatican II, leur influence a été importante pour la redécouverte de l'ecclésiologie de communion. Aujourd'hui, elles veulent, mieux que nulles autres peut-être, explorer, à l'invitation de l'Encyclique *Ut unum sint* du saint pape Jean-Paul II (1995), les voies d'une redéfinition du ministère de l'évêque de Rome au service de l'Unité de l'Église.